



Le Roman de la mémoire ou l'art de dire l'indicible

—Françoise Lepage

Comme le souligne Michèle Perrot (36), on assiste de nos jours « à une explosion de la mémoire et à une intense demande d'histoire ». Les innombrables violences qui ont marqué le XXe siècle, les génocides, le tribut de plus en plus lourd payé par les populations civiles, l'horreur de ces massacres d'innocents, qui semble vouloir se poursuivre au XXIe siècle, toutes ces atrocités suscitent chez beaucoup d'adultes et d'éducateurs l'urgence de transmettre aux jeunes générations la connaissance des grands drames de l'histoire humaine afin d'en éviter la répétition. Dire les événements constitue une façon de les exorciser. Les lire permet au lecteur de se lier par l'esprit aux souffrances du narrateur ou des personnages mis en scène: « le narrateur emprunte la matière de sa narration à son expérience propre ou à celle qui lui a été transmise, et elle devient à son tour expérience pour celui qui l'écoute ou qui la lit » (Revault-d'Allonnes 92).

Jusqu'à tout récemment, le roman historique

remplissait cette fonction d'initiation aux grands événements du passé. À partir de 1920, la littérature québécoise s'est édifiée sur le désir des auteurs-éducateurs de transmettre la connaissance du passé héroïque de la Nouvelle-France, seul susceptible, à leurs yeux, d'éveiller le patriotisme des jeunes lecteurs (Lepage 108-118). Depuis la Révolution tranquille des années 1960, la présence du roman historique s'est affaiblie dans la production littéraire, même si de grandes œuvres ont vu le jour depuis lors, comme les romans de Monique Corriveau (*Le Wapiti*, 1964), de Suzanne Martel, (*Jeanne, fille du roy*, 1974; la série « Les coureurs de bois », 1980-1994) ou, plus récemment, la collection « Atout-Histoire » chez Hurtubise HMH ou les romans de Josée Ouimet, dont sa célèbre série « Le vol des chimères » (2000-2003) publiée chez Tisseyre. Malgré cette présence continue du roman historique dans l'histoire de la littérature québécoise pour la jeunesse, ce genre n'y occupe plus une place très importante. Pourquoi

cette relative désaffection?

Nouvelles attitudes face à l'Histoire

L'histoire traditionnelle poursuivant des buts à la fois pédagogiques, hagiographiques et nationalistes, peu compatibles avec l'objectivité scientifique, avait une fâcheuse tendance à héroïser les personnages historiques destinés à incarner le destin de la patrie et à servir de modèles aux jeunes. Dans une société homogène comme celle du Québec traditionnel, le choix de ces héroïnes et de ces héros suscitait généralement un consensus. Mais cette belle unanimité va se lézarder et finir par éclater sous les coups de boutoir des historiens de la seconde moitié du 20^e siècle. Par leurs recherches, ces derniers ont en effet contribué à mieux faire connaître les motifs pas toujours très nobles ayant mû certains personnages historiques abusivement élevés jusque-là au rang de héros. On pense ici à celui qui fut longtemps le héros québécois par excellence, Dollard des Ormeaux, relégué par les historiens québécois modernes au rang d'un vulgaire trafiquant d'armes fournisseur des Amérindiens.

Ailleurs, dans des pays pluralistes comme la France, où se heurtent les sensibilités politiques, certains « héros » risquent de faire l'objet d'un détournement idéologique: songeons à Jeanne d'Arc, héroïne nationale, phagocytée par le parti français d'extrême-droite, le Front national. Quant à Napoléon, généralement vénéré en France, il

suscite les plus grandes réserves, quand il n'est pas carrément détesté. Et on pourrait multiplier les exemples de héros et d'héroïnes qui ne font pas ou plus l'unanimité. L'âge de la certitude a fait place à l'ère du soupçon, malsaine pour le roman historique, qui se nourrit d'absolu, mais propice au roman de la mémoire, en harmonie avec l'individualisme qui caractérise nos sociétés.

Les nombreux bouleversements humains et idéologiques contemporains tendent à relativiser toute interprétation d'événements historiques. Il n'y a plus *une* vérité historique, mais différents points de vue qui remettent en question les certitudes, les nuancent et, parfois, les contredisent.

L'ouvrage que Peter Reichel consacre aux lieux de mémoire de l'Allemagne nazie, montre bien la diversité et la complexité des réactions suscitées par l'édification de mémoriaux et l'établissement de journées commémoratives, car

si la période nazie est devenue l'histoire de tous, sa signification est différente pour les divers groupes concernés et pour tous ceux qui sont nés après cette période, pour les victimes, les bourreaux, les « suivistes », les spectateurs ou les contemporains éloignés, les Allemands et les non-Allemands, les chrétiens et les non-chrétiens, les gens de gauche et les gens de droite, etc. (34)

Le même auteur explique que l'histoire « se donne [...] pour objectif de parvenir à une connaissance scientifique et analytique, c'est-à-dire qu'elle vise à énoncer des propos objectifs sur l'histoire, à accroître et à préciser notre savoir » (31). De nos jours, les adultes pédagogues, auteurs, animateurs ou autres cherchent certes à inculquer des notions historiques aux lecteurs, mais plus encore à transmettre et à intensifier les valeurs humanistes de tolérance et de respect des différences dans un monde extrêmement perturbé. L'objectif de la lecture « historique » s'est donc légèrement modifié. En outre, le roman historique introduit entre le lecteur et les événements racontés une distance temporelle que beaucoup de jeunes lecteurs ont du mal à combler. Une récente enquête sur les habitudes de lectures des adolescents québécois montrent qu'ils situent le roman historique au sixième rang de leurs lectures favorites, sur une échelle de neuf (Lebrun 55). Comment, dans ces conditions, réaliser le devoir de transmission que toute génération doit à celles qui la suivent?

Romans passeurs de mémoire et romans historiques

Françoise Ballanger propose l'hypothèse que l'évocation du passé a évolué, de nos jours, du roman historique proprement dit vers des formes romanesques plus nouvelles, auxquelles, sans les définir, elle donne le nom de « romans de la mémoire » ou « romans passeurs de mémoire »

(76). Pour mieux comprendre ce qu'il faut entendre par roman passeur de mémoire, nous examinerons dans un premier temps ses rapports avec le roman historique, puis ses différences et ses similitudes avec le récit autobiographique et, enfin, nous prendrons quelques exemples dans la littérature québécoise contemporaine pour la jeunesse.

Qu'entend-on par « roman de la mémoire » ou « roman passeur de mémoire »? Selon Françoise Ballanger, dans les romans de la mémoire, l'accent est mis, non pas tant sur les faits historiques eux-mêmes, que sur leur importance et leur signification pour les générations actuelles. L'intrigue se situe donc dans le présent, montre la démarche exploratoire du passé que suit un jeune, ou des jeunes, désireux de savoir ce qu'ont vécu leurs aînés, et révèle en quoi ces événements les concernent.

Cette première tentative de définition permet immédiatement de faire surgir des différences avec le roman historique:

1. L'action du roman historique se déroule entièrement dans le passé, alors que le roman de la mémoire s'ancre dans le présent, avec des plongées dans le passé qui peuvent prendre divers visages: récit d'un-e aïeul-e, rejet par les jeunes du silence et du secret familial, enquête sur le passé d'un ancêtre, etc. Naturellement, dans ces plongées dans le passé, le temps du récit est postérieur au temps de la diégèse. Le héros découvre l'histoire d'un

événement antérieur à lui, dont il n'est pas partie prenante et qu'il doit reconstituer petit à petit à partir d'informations (documents, objets, photographies) retrouvées;

Dire les objets désertés, lire les photographies du passé, c'est aussi tracer les bribes d'une mémoire, c'est une manière de mettre au présent la distance qui nous sépare de "ce que cela a été, un jour"; c'est une manière de dire au présent: "cela a existé, cela a été l'espace d'une vie, de plusieurs vies, amicales, amoureuses, vivantes". (Neefs 101)

Cette particularité du roman de la mémoire de mettre en scène un protagoniste qui n'est pas acteur du drame évoqué exclut des titres comme *La route de Chlifa* de Michèle Marineau ou *Lettre à Madeleine* de Marie-Danielle Croteau. Dans ces deux œuvres, en effet, les protagonistes vivent eux-mêmes les événements traumatisants de la guerre du Liban ou du Rwanda. Ces récits ne se situent pas dans le registre de la mémoire, mais dans celui de la contemporanéité. Dans quelques années, lorsque la proximité des événements racontés se sera éloignée, ces œuvres relèveront du roman historique.



Dans le roman
passeur de mémoire,
la réalité que le héros
cherche à découvrir
est douloureuse, voire
traumatisante.

2. Dans le roman passeur de mémoire, la réalité que le héros cherche à découvrir est douloureuse, voire traumatisante. Ce type de roman s'édifie sur une rupture dans l'histoire d'un peuple ou d'une famille. On retrouve cette structure faite de va-et-vient entre présent et passé dans d'autres formes d'expression artistique. Ainsi le film d'Atom Egoyan, *Ararat*, que bien des spectateurs ont vu, constitue un film passeur de mémoire dans la mesure où il raconte l'histoire d'un metteur en scène contemporain, qui cherche à faire connaître les horreurs commises par les Turcs en Arménie, en 1915-1916. On passe constamment du présent du tournage cinématographique au passé du génocide arménien.

3. Dans le roman passeur de mémoire, l'histoire événementielle s'estompe pour laisser place à une **perspective plus individuelle**, en particulier lorsqu'il s'agit de mémoire familiale. Toutefois, cette perspective individuelle n'exclut pas du tout—au contraire—une dimension collective. Les événements vécus autrefois collectivement ont des répercussions sur les individus d'aujourd'hui.

4. Les plongées dans le passé, qui amènent chez le héros une prise de conscience, participent à son évolution et à sa maturation.

Rapports entre roman passeur de mémoire et récits autobiographiques

Dans les récits autobiographiques, qu'il s'agisse de journal, de souvenirs ou de mémoires, le narrateur raconte un ou plusieurs épisodes plus ou moins longs de sa propre vie. La narration se fait au « je ». Contrairement au roman passeur de mémoire, le narrateur a vécu personnellement les faits racontés, dans un passé plus ou moins ancien. Tel est le cas des deux volumes intitulés *Dompter l'enfant sauvage* de Michel Noël, qui racontent l'aliénation des jeunes Amérindiens et des jeunes Inuit dans les pensionnats autochtones mis sur pied par le gouvernement canadien à la fin du 19^e siècle. Il s'agit plus d'un récit de vie, et l'Histoire ne peut être qu'au second plan. Le récit autobiographique permet de faire connaître une époque ou des mentalités différentes.

Compte tenu du fait que les épisodes évoqués sont souvent plus personnels que collectifs, le récit autobiographique peut ne pas être passeur de mémoire ou se limiter à la mémoire familiale. Par exemple, *Kate quelque part* de François Gravel évoque une époque, mais n'est pas à proprement parler un roman passeur de mémoire, car les événements racontés ne sont ni spécifiques à cette époque-là (premières amours d'un adolescent) ni traumatisants. On peut faire les mêmes remarques à propos du *Don de la septième* d'Henriette Major, qui fait connaître une époque, ses plaisirs et ses tribulations, mais ne

revêt pas un aspect traumatisant. Ce genre de roman relève plutôt du roman témoignage ou du roman de mœurs, dont l'action se déroule dans le passé.

Romans passeurs de mémoire et littérature pour la jeunesse contemporaine

Un certain nombre de romans pour la jeunesse actuels comportent une composante « transmission de la mémoire » plus ou moins développée. Quelques exemples permettront de mieux faire comprendre ce que sont les romans passeurs de mémoire et nous commencerons par ceux qui paraissent les plus accomplis. Tout d'abord, *Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic* de Christiane Duchesne, paru en 1991, chez Québec/Amérique. On se souviendra que ce roman fait suite à *L'histoire du chien de Clara Vic*, dans lequel la jeune Clara rencontre un violoncelliste grec du nom de Nassos Bibelas. Dans *Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic*, la jeune fille, alors âgée de quatorze ans, part en vacances avec ses parents en Turquie. L'île grecque de Tinos, où habite Clara, et celle de Lesbos, où vit Nassos, abritent nombre de Grecs chassés de Turquie lors de la révolution de 1922 et spoliés de leurs biens.

Si on examine les quatre critères retenus ci-dessus pour définir le roman passeur de mémoire et qu'on les applique au roman de Christiane Duchesne, on obtient:

1. *L'action du roman se déroule dans le présent*

avec des plongées dans le passé:

Nassos raconte à Clara l'histoire de la tante de son père, Bibitsa (21), née à Aivali en Turquie (ou Ayvalik en turc), chassée par les Turcs de son pays et de sa maison, où elle n'est jamais plus retournée. Avant sa mort, Bibitsa a raconté à son petit-neveu, Nassos, beaucoup d'histoires de sa propre jeunesse jusqu'à l'âge de quinze ans, de « la maison sur la colline, du chemin qui descend à la mer », de ses promenades à cheval sur la plage (23). Elle « a laissé son histoire » à Nassos, en particulier l'histoire d'un trésor, caché dans sa maison d'Ayvalik. Le trésor se révèle être le symbole du conflit gréco-turc et, dans le roman, il concrétise la jonction du passé et du présent. Nassos charge Clara d'aller voir comment c'est, à Ayvalik, car il n'y est jamais allé et « personne de la famille n'y est retourné depuis 1923 » (23).

Dès le début de son séjour en Turquie, Clara est obsédée par le souvenir de Bibitsa et elle insiste pour aller à Ayvalik. Elle y tient tellement qu'elle va se casser une cheville et que la famille sera obligée de demeurer dans cette petite ville pendant toutes les vacances: « Soixante-dix ans avant moi, Bibitsa s'est retrouvée sur ce bout de quai, forcée de prendre un bateau pour déménager dans une île dont elle ne savait rien, sinon qu'elle l'avait vue de loin tous les jours de sa vie » (39). Rendue sur les lieux où a vécu Bibitsa, Clara devient comme possédée par la grand-tante de Nassos. Elle se retrouve dans cette

adolescente qui avait à peu de choses près son âge lors de son départ pour l'exil. Elle se met dans sa peau.

1. On trouve donc effectivement, dans *Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic*, deux temporalités. La narration se fait dans le présent, mais par la mémoire, par l'identification de Clara avec Bibitsa, le narrateur fait participer le lecteur aux plongées dans le passé. C'est la première caractéristique du roman passeur de mémoire.

2. *La réalité que le héros découvre est soit douloureuse, soit traumatisante*

En demandant à Clara de retourner à la maison de sa famille à Ayvalik, en lui parlant du trésor caché, Nassos introduit son amie dans l'univers douloureux d'une famille grecque chassée de Turquie après l'arrivée au pouvoir du nationaliste Mustafa Kemal, au début des années 1920. Clara ne manque jamais une occasion de souligner l'aspect traumatisant des événements vécus par Bibitsa:

Clara ferme les yeux pour tenter d'imaginer une petite fille de huit ans, puis la même petite fille à quatorze ans, arrachée à sa maison, à sa ville, à son décor, bousculée par des soldats. Elle la voit s'agripper à son père et à sa mère, embarquée de force dans un bateau qui prenait à l'époque des heures pour traverser le golfe.[...]Clara a tout à coup l'impression que le temps tourne à l'envers. (39)

L'identification de Clara à Bibitsa atteint son point culminant au moment où la jeune fille, dans la maison d'Ayvalik, à plat ventre par terre, derrière le fauteuil, découvre le trésor caché par la famille Bibelas, juste avant son expulsion de Turquie:

Bibitsa revient comme un fantôme.

L'image de Bibitsa, une nuit de 1923. Bibitsa agenouillée à côté de son père, ici, juste au bord de la trappe, surveillant les gestes de l'homme et lui tendant un à un les objets à cacher. Bibitsa affolée, effrayée par la guerre, terrorisée par les soldats qui rôdent partout dans Aivali. (82)

Ces moments traumatisants sont vécus intensément par Clara, qui se voit comme un double de Bibitsa: « Clara Vic se dit qu'elle lui ressemble. "Et si moi, j'étais née ici, à la place de Bibitsa...?" » (41).

Même si les événements des années 1920 évoqués sont rattachés au seul personnage de Bibitsa, leur portée dépasse le plan individuel pour atteindre un niveau collectif. Le traumatisme vécu par Bibitsa est celui de tous les Grecs nés en Turquie, qui gardent la nostalgie de leur pays natal et continuent à désigner les Turcs comme des « ennemis ». Clara parle de « cette guerre sourde qui survit toujours dans le cœur des gens d'ici » (99).

3. *L'histoire événementielle s'estompe pour laisser place à l'expérience individuelle*

Lorsqu'on lit le roman de Christiane Duchesne, on apprend finalement assez peu de choses sur les événements évoqués. Les Grecs sont chassés à deux reprises de Turquie: d'abord en 1916—Bibitsa a huit ans—, après quoi ils reviennent s'installer en Turquie, puis ils sont à nouveau chassés en 1923 et, cette fois-là, de façon définitive (24). Outre ces deux dates, on ne sait rien des faits eux-mêmes, rien des circonstances, rien des raisons qui les expliquent. C'est une différence notable avec le roman historique. Il est surtout question de ce qui est vécu par Bibitsa, mais à travers elle, on est sensibilisé à l'histoire de tous les Grecs nés en Turquie. Certains personnages du roman, comme Monsieur Aléko ou Madame Piles, sont aussi des Grecs nés en Turquie, qui parlent toujours de « l'ennemi »:

—Les Turcs ont réussi à te casser une jambe! fait Aléko l'air sévère.

Clara éclate de rire.

—Vous savez bien que ce sont des gens comme vous! Aléko, arrêtez de toujours penser à la guerre et à l'ennemi. Ils sont aussi gentils que vous et ils vous ressemblent. (95)

Les romans passeurs de mémoire ont surtout pour but de montrer la cruauté et l'inutilité des guerres. Ils sont des appels à la tolérance.

4. *La plongée dans le passé participe à la maturation*

du héros ou de l'héroïne

La découverte de ce trésor, qui prenait, au début, l'allure d'un jeu d'enfant, devient, pour Clara, une responsabilité. Comment ramener le trésor en territoire grec? Clara assume seule cette responsabilité. Elle ne peut en parler à Monsieur Kamil, accablé par de graves problèmes de santé, ni à ses parents. Après avoir été effleurée par la tentation de laisser tomber toute cette affaire (91), elle prend une décision: elle choisit ce qui, dans le trésor, lui paraît le plus important: la dague et les papiers, et elle décide de les ramener avec elle. Tout ce processus montre l'évolution de la jeune fille, le chemin parcouru entre le jeu d'enfant qu'était, au départ, la chasse au trésor, et la prise de décision et le fait d'assumer des responsabilités. Toutefois, il faut reconnaître que cet aspect du roman passeur de mémoire n'est pas celui qui est le plus développé dans le roman de Christiane Duchesne. Les appels à la tolérance sont de loin les plus importants, mais ce qui intéressait le plus la romancière, c'est le brouillage des frontières entre passé et présent, brouillage qui s'effectue par l'action de la mémoire (Prud'homme 219-238) et qui permet à l'héroïne contemporaine de s'identifier totalement à la jeune Bibitsa de 1923. L'abolition des frontières temporelles provoque la superposition des deux adolescentes par-delà le temps.

On voit donc que *Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic* comporte tous les aspects d'un roman

passeur de mémoire. On en trouve également dans la littérature canadienne-anglaise. Par exemple, *Zack* de William Bell comporte à la fois une plongée dans l'histoire des Noirs et, en particulier de l'esclavage, et une immersion dans l'histoire familiale de Zack, du côté maternel. Zack est un grand adolescent (il a son permis de conduire, donc il est âgé de plus de seize ans), fils d'un juif de race blanche et d'une mère de race noire. Il découvre, enfoui dans le jardin de sa maison, un coffret qui contient, entre autres, un collier d'esclave marqué d'un nom. Zack, qui est lui-même constamment victime de racisme, fait une recherche sur l'homme à qui ont appartenu les objets du coffret. Ses trouvailles amènent, dans le roman, un très beau passage sur les souffrances des Noirs emmenés comme esclaves, que Zack, jusque-là peu motivé par ses obligations scolaires, va convertir en recherche semestrielle dans son cours d'histoire. Les quatorze pages que dure ce récit (77-91) dévoilent au lecteur un épisode infamant de l'histoire de l'humanité, et transmettent le souvenir douloureux de l'esclavage.

Mais dans la famille de Zack demeure aussi une plage d'ombre. La mère du jeune homme ne lui a jamais parlé de son grand-père. Il décide de faire la lumière sur ce silence et, profitant d'une absence prolongée de ses parents, il part pour le Mississippi, où il retrouve son grand-père. Il se rend alors compte que son aïeul est raciste (anti-Blancs) et qu'il n'a

jamais pardonné à sa fille d'avoir épousé un Blanc. Cette mémoire familiale fait contrepoids à l'histoire de l'esclavage, en montrant que le racisme ne fonctionne pas toujours à sens unique. La visite de Zack chez son grand-père amène celui-ci à réfléchir et à renouer avec sa fille. Tous ces événements, toutes ces découvertes contribuent à la réflexion et à la maturation de l'adolescent. Il prend conscience que nos actes peuvent avoir des répercussions encore bien des années après qu'on les a posés, leur effet se prolongeant parfois sur plusieurs générations:

I was thinking—like a historian already, I guess—how one person's actions can ripple through the years and affect so many others, and how most of the time the results of what we do can't be predicted or known. A long, long time before, a lonely old man had buried a document box on his farm by the shore of the Grand River. The box lay in the earth for more than 150 years, until its discovery forged a chain of events that drew another old man from Mississippi to the same farm so that he could make a new connection to his daughter and her family. I was the link between the two men. (210-211)

On voit très bien, dans cet exemple, que contrairement au roman historique qui tend à cloisonner les époques, le roman passeur de mémoire permet la création de liens intergénérationnels: « la

mémoire comme la transmission sont des fabricants de liens, entre les individus, entre les générations, entre les différents temps historiques qui animent la production d'une société » (Muxel 13-14).

Un autre roman de William Bell, *Stones*, illustre également ce pouvoir qui permet au roman passeur de mémoire, de relier les individus par delà le temps et l'espace. L'œuvre évoque un souvenir d'histoire locale, la fin tragique d'Hannah Duvalier, femme de race noire, morte lapidée par des hommes de son clan qui n'admettaient pas qu'une femme puisse outrepasser le rôle strictement dévolu à son sexe. Son audace leur faisait peur. Ce personnage d'Hannah, qui n'a pas reçu de sépulture, revient hanter les lieux de sa vie et de sa mort. Seuls des êtres particulièrement intuitifs et sensibles, comme Raphaëlla et Garnet, les jeunes protagonistes canadiens du roman, peuvent percevoir le retour de l'âme errante. Cette histoire d'intolérance permet de faire le pont avec ce qui se passe aujourd'hui dans certaines parties du monde. Ainsi, la mère de Garnet, qui est journaliste en mission au Timor oriental, est enlevée et battue par des hommes hostiles au type de femme libérée qu'elle représente à leurs yeux. Par delà le temps, les mêmes événements violents se reproduisent. Cette transmission de la mémoire est un appel au changement.

Comme dans le cas du *Voyage de Clara Vic*, la découverte des événements du passé, qui se fait

progressivement, amène l'évolution des protagonistes, leur confère une meilleure connaissance d'eux-mêmes et de la société dans laquelle ils vivent. On voit, dans ces romans, que l'accent est mis sur la tolérance, dont le respect est notoirement bafoué partout dans le monde, et qui est à l'origine de bien des conflits armés. Revisitant les mêmes événements, une autre époque pourra mettre en lumière d'autres aspects en fonction du contexte social ou politique qui sera le sien:

Chaque génération nouvelle est confrontée à une réalité historique et sociale dont les valeurs propres, mais aussi les impositions et les contradictions, déterminent les conditions de sa socialisation. Ainsi doit-elle négocier son inscription dans l'histoire, c'est-à-dire la façon dont elle va porter l'héritage des générations qui l'ont précédée, s'en arranger ou bien le rejeter. Il n'y a pas a priori de génération dispensée de cette tâche propre au travail de la succession. (Muxel, 14–15)

Pour revenir à la littérature québécoise, les romans de la mémoire, au sens strict, n'y sont toutefois pas très nombreux. Certains romans possèdent cependant des caractéristiques du roman passeur de mémoire, sans les avoir toutes. Par exemple, *Alexis d'Haïti* de Marie-Célie Agnant n'est pas à proprement parler un roman passeur de mémoire, car les personnages vivent les crises dans le présent. Ils sont eux-mêmes

les acteurs du drame qui se déroule à Haïti. Toutefois, le passé inspire le jeune Alexis, en particulier le souvenir de son père, qui a été arrêté par la police comme agitateur, de même que ceux qui l'ont précédé dans le temps et qui se sont battus pour la libération du peuple haïtien:

Son père lui racontait encore des luttes menées jadis par son propre père et son grand-père, ici même dans le village de La Ruche. « Nous ne pouvons pas abandonner, ajoutait-il, en tenant Alexis par les épaules: nous n'en avons pas le droit. Toi aussi, tu devras te battre, mon fils. Il lui contait les grandes batailles qui avaient eu lieu dans les pays lointains et citait fièrement les noms de grands combattants. Partout, disait-il, et de tout temps, les hommes ont dû se battre: pour la justice et la liberté...des luttes sans cesse à recommencer, mais combien indispensables. (83)

La grand-mère d'Alexis, Ma Lena, donne à son petit-fils un coquillage, qu'elle qualifie de magique, qui lui donne l'occasion d'évoquer le souvenir de l'esclavage des Noirs:

Lorsqu'ils ont été arrachés d'Afrique, nos ancêtres ne pouvaient pas emmener leurs tambours. Quelques-uns, les plus chanceux, parvenaient à ramasser des coquillages, des poignées de terre ou

de sable, des feuilles, de petits objets. Ils cachait ces trésors au fond de leurs vareuses, quand ils le pouvaient, et croyaient ainsi emporter avec eux une parcelle de l'âme de leur patrie. (62)

Dans ce roman, le passé qu'Alexis n'a pas vécu est cependant évoqué par le biais de quelques réminiscences. La condition de descendant d'esclaves et de combattant pour la liberté affecte sa vie et la construction de son identité. C'est la connaissance de ce passé qui fait évoluer l'adolescent, lui permet de tenir le coup durant son séjour avec sa mère dans un camp de réfugiés en Floride, et lui donne l'énergie de faire rechercher et libérer son père:

Alexis n'est plus cet enfant candide qu'elle consolait de ses peurs et de ses chagrins. [. . .] Il passe beaucoup trop de temps à réfléchir. Il n'est plus ce garçon à l'humeur primesautière qui faisait ses délices. Ses remarques ne sont que pointes acérées. Il a appris trop de choses au cours de ces deux années. (*Alexis, fils de Raphaël* 110)

L'aspect transmission de la mémoire est donc présent dans les deux romans de Marie-Célie Agnant, mais sporadiquement et brièvement. Pour l'essentiel, cette suite romanesque relève plutôt du socioréalisme, l'action étant située dans le présent.

Autre roman, qui comporte un aspect « passeur de mémoire », *Nous reviendrons en Acadie* d'Andrée-Paule Mignot. Le récit commence à l'époque

contemporaine. Alix quitte l'île française de Belle-Île, où elle habite avec ses parents, pour venir s'installer dans une vieille maison du Cap-Breton. Pour la famille, il s'agit d'un retour aux origines, puisque la grand-mère d'Alix, Permélie, « lui racontait souvent comment ses ancêtres acadiens avaient émigré à Belle-Île » (7-8).

Dans cette ancienne maison du Cap-Breton, Alix trouve un journal intime, caché dans le mur de la cave. C'est le journal de Mathieu, né à Grand-Pré, le 8 août 1743. Il y raconte les événements qui ont assombri son enfance, la déportation des Acadiens. L'essentiel du roman est constitué du journal intime. La narration se fait au « je ». On bascule donc dans le récit autobiographique.

Seul le chapitre premier, qui constitue l'introduction, avec la grand-mère qui rappelle le souvenir de ses ancêtres, peut relever du roman passeur de mémoire. Permélie fait office de relais dans cette transmission de la mémoire. En revenant dans la demeure ancestrale, la famille, même sans le savoir, boucle la boucle de l'histoire.

Andrée-Paule Mignot recourt à un procédé analogue dans *Lygaya*. Une « note de l'auteure », au début du récit, précise que l'histoire de l'esclavage des Noirs doit nous rappeler qu'aujourd'hui, « des dizaines de millions d'enfants sont encore employés comme esclaves à travers le monde ». Ils rejoignent Ligaya dans la souffrance. Là aussi, le récit commence dans

le présent. L'histoire qu'on va lire est « une histoire que l'on se raconte de génération en génération, afin de ne pas oublier qui nous sommes » (10). Ensuite, tout le reste du récit devient un roman historique sur l'esclavage des Noirs.

Malgré la relative rareté des romans passeurs de mémoire dans la littérature québécoise pour la jeunesse, il est important de prendre conscience de leur existence, de leur fonctionnement, de leurs différences avec le roman historique et de leur rôle dans la chaîne de la transmission des valeurs humanistes. Ils paraissent rejoindre la sensibilité actuelle, mieux que le roman purement historique. Il a été mentionné un peu plus haut que l'objectif de ces romans est de faire connaître les conséquences de la guerre et du manque de tolérance. À notre époque de rectitude politique et de violence aveugle, il apparaît bien fondé d'informer vraiment les enfants et les jeunes sur les horreurs de la guerre:

Il est de plus en plus couramment admis (même si les pratiques suivent plus ou moins) grâce à la diffusion des travaux des psychologues que l'enfant a besoin pour son équilibre et sa croissance que les choses lui soient dites. Rien n'est plus nocif que

le secret, l'absence de parole (alors que pendant longtemps au contraire on a considéré qu'il valait mieux pour préserver l'enfant et protéger sa supposée innocence, lui taire ce qui pouvait l'inquiéter ou le traumatiser). (Ballanger 81)



Il est plus facile de savoir ce qui se passe aujourd'hui, à l'autre bout du monde, que de connaître l'histoire de nos parents.

Mais il existe une autre raison qui favorise l'émergence des romans passeurs de mémoire. Régis Debray, philosophe et théoricien de la médiologie, a souligné le fait que dans notre société, les moyens de communication actuels, nous font vivre dans le présent. Grâce à Internet, aux journaux, à la télévision, nous sommes les récepteurs d'une quantité énorme d'informations, mais toujours sous forme diachronique. Il est plus facile de savoir ce qui se passe aujourd'hui, à l'autre bout du monde, que de connaître l'histoire de nos parents. La transmission des connaissances se fait très bien à l'horizontale, mais très mal verticalement. Régis Debray souligne aussi que « la culture est ce qui fractionne l'espèce humaine, tandis que la technique est ce qui l'unit » (Debray, 1997, 88). Les jeunes adolescents, qui ont tendance à être grégaires, privilégient la technique qui les rassemble et se préoccupe peu de la culture. Et le philosophe de dire également, dans Introduction

à la médiologie:

L'idée qu'on peut assurer une transmission (culturelle) avec des moyens (techniques) de communication constitue l'une des illusions les plus typiques de la « société de communication », propre à une modernité de mieux en mieux armée pour la conquête de l'espace, et qui l'est de moins en moins pour la maîtrise du temps. (5)

Cette transmission verticale de la culture et de l'histoire ne se faisant plus, on trouve de nouveaux moyens pour intéresser les jeunes au passé. Car à la différence du roman historique, le roman passeur de mémoire s'enracine dans le présent. Il correspond donc aux critères de modernité d'aujourd'hui, mais par ses plongées dans le passé, il permet de faire connaître les événements et ses répercussions sur notre monde et sur nous-mêmes. En outre, le roman passeur de mémoire permet la levée des tabous, la révélation d'horreurs que l'on voudrait cacher parce qu'elles ne sont pas à l'honneur de l'humanité (l'esclavage, l'holocauste, les génocides, etc.).

Conclusion

Le roman historique demeure un genre romanesque important, mais les préoccupations contemporaines ont donné le jour à une catégorie voisine, le roman passeur de mémoire, qui répond mieux au goût et

aux besoins de notre époque. Les héros en sont modernes, l'action contemporaine, ce qui facilite l'identification du jeune lecteur. Les plongées dans le passé permettent de transmettre la connaissance d'événements le plus souvent traumatisants, qui peuvent être collectifs ou familiaux, et dont la révélation participe à la formation et à la maturation du héros. Dans l'article qui sert de point de départ à la présente réflexion, Françoise Ballanger résume bien l'objectif de ces romans:

Ces ouvrages qui cherchent surtout à faire ressentir l'articulation entre passé et présent, mémoire collective et construction personnelle, mettent ainsi au cœur de leur projet la transmission: que ce soit pour faire partager une expérience singulière ou pour proposer au jeune lecteur une interprétation, et de manière, au-delà des faits, à dégager leur sens, à offrir matière à réflexion, à expliciter des valeurs, en montrant qu'il ne s'agit pas seulement de connaître le passé mais aussi de se l'approprier, de se sentir concerné, pour le présent comme pour la construction de l'avenir. (76–77)

La critique cite un nombre assez important de ces romans passeurs de mémoire, souvent traduits de l'américain, publiés par les maisons d'édition françaises. On peut donc avancer que, plus facile d'accès que la reconstitution historique, qui coupe

le lecteur de son univers pour le plonger dans un monde différent, le roman passeur de mémoire est porteur d'avenir, car il a la particularité de mettre en contact le présent et le passé et d'insister davantage

« sur des valeurs humanistes de tolérance et de solidarité—considérées comme essentielles pour aujourd'hui—[plutôt] que sur d'autres comme celles de patriotisme ou d'héroïsme » (Ballanger 78).

Références bibliographiques

- Agnant, Marie-Célie. *Alexis d'Haïti*. Montréal: Hurtubise HMH, 2000.
- . *Alexis, fils de Raphaël*. Montréal: Hurtubise HMH, 2000.
- Ballanger, Françoise. « Présence du passé. Histoire, mémoire et transmission dans la fiction pour les enfants et les adolescents. » *La revue des livres pour enfants* 205 (juin 2002): 76–85.
- Bell, William. *Stones*. Toronto: Doubleday Canada, 2001.
- . *Zack*. Toronto: Doubleday Canada, 1998.
- Corriveau, Monique. *Le Wapiti*. Québec: Éditions Jeunesse, 1964.
- Croteau, Marie-Danielle. *Lettre à Madeleine*. Montréal: La courte échelle, 1999.
- Debray, Régis. *Introduction à la médiologie*. Paris: Presses universitaires de France, 2000.
- . *Transmettre*. Paris: Éditions Odile Jacob, 1997.
- Duchesne, Christiane. *Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic*. Montréal: Québec/Amérique, 1991.
- . *La vraie histoire de chien de Clara Vic*. Montréal: Québec Amérique, 1990.
- Gravel, François. *Kate, quelque part*. Montréal: Québec/Amérique, 1998.
- Jeanneret, Yves. « Pérennité, trivialité, textualité: la mémoire sociale comme besoin du texte » dans *Mnémotechnologies. Texte et mémoire*. Toronto: University of Toronto Press, 1999. 23–46.
- Lebrun, Monique (éd.). *Les pratiques de lecture des adolescents québécois*. Sainte-Foy: Éditions Multimondes, 2004.
- Lepage, Françoise. *Histoire de la littérature pour la jeunesse (Québec et francophonies du Canada)*, suivie d'un *Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs*. Ottawa: Éditions David, 2000.
- Major, Henriette. *Le don de la septième*. Saint-Lambert: Soulières Éditeur, 2003.
- Marineau, Michèle. *La route de Chliifa*. Montréal: Québec Amérique, 1992.
- Martel, Suzanne. *Jeanne, fille du roy*. Montréal: Fides, 1974.
- . *La baie du Nord*. Montréal: Leméac, 1980 (Les coureurs de bois, II).
- . *Menfou Carcajou*. Montréal: Leméac, 1980 (Les coureurs de bois, I).
- . *Les chemins d'eau*. Montréal: Fides, 1983 (Les coureurs de bois, III).
- . *Une belle journée pour mourir*. Montréal: Fides, 1994 (Les coureurs de bois, IV).
- Mignot, Andrée-Paule. *Lygaya*. Montréal: Hurtubise HMH, 1996.
- . *Nous reviendrons en Acadie*. Montréal: Hurtubise HMH, 2000.
- Muxel, Anne. « Temps, mémoire, transmission » dans *Histoire et anthropologie* 24 (janvier–février 2002). Paris: L'Harmattan, 2001. 13–27.
- Neefs, Jacques. « Le présent de la mémoire » dans

- Mnémotechnologies. Texte et mémoire.* Toronto: University of Toronto Press, 1999. 99–112.
- Noël, Michel. *Nipishish*. Waterloo: Michel Quintin, 1998 (Dompter l'enfant sauvage, I).
- . *Le pensionnat*. Waterloo: Michel Quintin, 1998 (Dompter l'enfant sauvage, II).
- Ouimet, Josée. *Le vol des chimères*. Montréal: Pierre Tisseyre, 2000.
- . *Les mirages de l'aube*. Montréal: Pierre Tisseyre, 2001 (Le vol des chimères, II).
- . *Le choc des rêves*. Montréal: Pierre Tisseyre, 2002 (Le vol des chimères, III).
- . *Les temps fourbes*. Montréal: Pierre Tisseyre, 2003 (Le vol des chimères, IV).
- Perrot, Michelle. « Archive, mémoire, histoire » dans *Travail de mémoire 1914–1998. Une nécessité dans un siècle de violence*. Paris: Les Éditions Autrement, 1999. 36–39.
- Prud'homme, Johanne. « La bergère d'imaginaire. Poétique de la frontière dans les œuvres romanesques de Christiane Duchesne » dans *La littérature pour la jeunesse, 1970–2000*, sous la direction de Françoise Lepage. Montréal: Fides, 2003. 219–238.
- Reichel, Peter. *L'Allemagne et sa mémoire*. Paris: Éditions Odile Jacob, 1998.
- Revault-d'Allonnes, Myriam. « La littérature des camps et le partage de l'expérience » dans *Travail de mémoire 1914–1998. Une nécessité dans un siècle de violence*. Paris: Les Éditions Autrement, 1999. 92–97.

Françoise Lepage a enseigné la littérature pour la jeunesse à l'Université d'Ottawa pendant une dizaine d'années. Elle est l'auteure de nombreux articles en ce domaine et de plusieurs essais : *Histoire de la littérature pour la jeunesse (Québec et francophonies du Canada)*, qui lui a valu trois prix littéraires (David, 2000), *Daniel Mativat* (David, 2003) et *Paule Daveluy ou la passion des mots* (Tisseyre, 2003). Elle est présentement directrice de collections, chercheuse autonome et auteure pour la jeunesse.